

Le français à l'épreuve du multilinguisme et du plurilinguisme au Vanuatu : D'une glottophobie supposée à une glottophagie en cours

Louis ARSAC

Conseiller de Coopération et d'Action Culturelle
près de l'Ambassade de France au Vanuatu
Docteur ès lettres et sciences humaines

Abstract :

If one posits that a language is the seat of our worldview, what visions of the world are they brought in a multilingual but especially multilingual world? In hollow lies the question not of a linguistic didactic but the implicit crossing in the academic and university universe of didactics who ignore each other, or who clash when they do not destroy themselves.

Keywords : Linguistic arena, Sapir-Whorf, Multilingualism, Glottophagy, language an society.

Résumé :

Si l'on pose qu'une langue est le siège de notre vision du monde, quelles visions du monde sont-elles portées dans un univers multilingue mais surtout plurilingue ? En creux se pose la question non pas d'une didactique langagière mais le croisement implicite dans l'univers scolaire et universitaire de didactiques qui s'ignorent, voire qui s'affrontent quand elles ne se détruisent pas.

Mots clefs : arène linguistique ; Sapir-Whorf ; plurilinguisme ; glottophagie ; langue et société

I- Prolégomènes

Le Vanuatu se caractérise par une très forte densité linguistique avec 108 langues vernaculaires pour 260 000 habitants, et trois langues officielles : le français, l'anglais et le bichelamar, un pidgin à base anglaise (avec quelques éléments lexicaux provenant du français et des langues du Vanuatu du Nord), et qui mixte un lexique essentiellement anglophone donc et une syntaxe issue des langues mélanésiennes. Elle est la langue véhiculaire commune à tout l'archipel, le français et l'anglais représentant, quant à elles, respectivement 35% et 65% de locuteurs, une répartition que l'on retrouve peu ou prou dans les administrations publiques et les instances décisionnelles du pays. Cette densité linguistique est la plus forte au monde quand même tiendrait-on compte de la Papouasie Nouvelle-Guinée qui recense pas moins de 800 langues,

ce qui en fait le fer de lance quant à la diversité mais non sur le plan de la densité.

Historiquement, les francophones sont concentrés essentiellement dans les îles du Nord, d'Espiritu-Santo et de Mallicolo.

Langues de scolarisation, la centaine de langues vernaculaires sont les langues d'enseignement pour les petites classes, (niveaux préélémentaire et élémentaire) puis le français et l'anglais deviennent les véhicules de l'enseignement. Au niveau primaire, l'apprentissage de la lecture se fait soit en langue vernaculaire, soit en français soit en anglais.

Les années suivantes, l'anglais ou le français sont les langues d'enseignement. Au niveau secondaire le français est première langue dans les écoles francophones et deuxième langue dans les écoles anglophones.

Dans l'enseignement supérieur, il n'existait sur place qu'une annexe anglophone de l'université du Pacifique Sud, mais depuis peu, une université nationale bilingue a vu le jour, qui privilégie un enseignement bilingue (anglais, français) sur fond de bataille plus idéologique que linguistique quant à l'hypothèse d'un enseignement en bichelamar, sur le motif que cette langue est commune à tous les Vanuatais. Nous en examinerons ci-après les limites.

Ces prolégomènes posés, nous n'entrerons pas ici, dans la difficile question des catégorisations distinguant langues, dialectes, sociolectes et autres idiolectes. En revanche, il vaut de s'interroger sur la place du français dans un univers marqué tant par le multilinguisme - qui pose le principe de la coexistence de plusieurs langues dans une société donnée -, et le plurilinguisme - qui suppose qu'un locuteur soit en capacité de préférer des messages dans plusieurs langues, toujours dans une société donnée.

II- Plurilinguisme et multilinguisme

1- Multilinguisme

Abordons d'abord la question du multilinguisme qui diffère profondément de mon point de vue de celle du plurilinguisme, dans l'acception donnée *supra*. On peut sans doute gager en le redoutant qu'il se réduira comme peau de chagrin. Si l'on en croit Claude Hagège, qui acte le décès d'une langue tous les quinze jours, la mort des langues est une conséquence inévitable de la suprématie des langues fortes dans l'arène linguistique. De façon générale, on peut dire qu'une langue est menacée dans sa survie dès qu'elle n'est plus en état d'expansion, dès qu'elle perd de ses fonctions de communication dans la vie sociale ou

n'est plus pratiquée quotidiennement pour les besoins usuels, dès qu'elle n'est plus rentable au plan économique, ou dès qu'il n'y a plus suffisamment de locuteurs pour en assurer la diffusion. Les linguistes estiment qu'une langue ne peut survivre qu'à la condition de compter au moins 100 000 locuteurs. Or, sur les 6700 langues actuelles, la moitié compte moins de 10 000 locuteurs. C'est assez dire si - au moins théoriquement- les 800 langues en Papouasie Nouvelle-Guinée sont menacées d'extinction, à l'instar de la plupart de celles du Vanuatu.

Les causes de la disparition des langues demeurent multiples et complexes, mais elles sont plus ou moins circonscrites, spécularité inversée des principes d'expansion, à des facteurs d'ordre militaire, démographique, géographique, économique, politique et culturel. Ces facteurs s'imbriquent souvent les uns dans les autres de manière systémique, sans qu'il soit toujours aisé d'identifier lequel d'entre eux joue un rôle prépondérant. Autrement dit, et quoi qu'il en soit, une langue qui ne présente aucun enjeu – ou peu d'enjeux – sur les plans économique, ou politique, voire culturel, sera empêchée de se développer hors de ses frontières nationales, ainsi du Khmer ou du Vietnamien, versus le Chinois qui, via les Routes de la Soie (programme Road and Belt), s'installe peu à peu en Afrique notamment.

2- Plurilinguisme

La question du plurilinguisme, en revanche, est moins délicate, et en réalité, c'est à elle, et elle seule que se confrontera le français au Vanuatu, et plus largement dans la zone Pacifique.

La Constitution du Vanuatu reconnaît en son article troisième le statut de langue officielle au bichelamar, de même qu'à l'anglais et au français, tandis que la centaine de langues vernaculaires sont sensément protégées et déclarées « héritage national », ce qui pose la question de leur sauvegarde sur laquelle nous reviendrons *infra*. Un locuteur vanuatais est (presque) spontanément plurilingue : sa langue vernaculaire, le bichelamar et l'anglais ou le français.

Plusieurs îles (Santo, Tanna, Malicollo) constituent des bastions historiques de la Francophonie – qui correspondent souvent aux emplacements des missions des pères maristes venus de Nouvelle-Calédonie ou de France à partir de la fin du XIX^{ème} siècle. Des écoles francophones se créent néanmoins dans des territoires jusqu'ici anglophones, par choix de certaines communautés, en sorte de se démarquer de leurs voisins ou par stratégie économique (liens avec la Nouvelle-Calédonie, tourisme), stratégie qui vaut aussi pour

l'anglophonie (influence de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, et tourisme tout également).

III- Une francophonie avant tout scolaire...

1- Brève typologie

Les langues locales, et, de plus en plus, le bichelamar, sont parlées en famille, tandis que le français, comme l'anglais, sont réputées langues scolaires.

Le Vanuatu se caractérise par un système éducatif bilingue, divisé en deux filières linguistiques bien distinctes, du moins jusqu'à aujourd'hui. Un programme unifié dans les deux langues d'enseignement remplace peu à peu le système actuel de deux curricula différents, l'un basé sur le système australien, l'autre sur le système français. Les professeurs de l'enseignement francophone sont désormais confrontés à une problématique globale de remise à niveau, les principes du nouveau curriculum différant de façon marquée du système précédent.

Après la fin de la scolarité obligatoire, qui intervient en fin de primaire pour deux tiers des enfants selon les chiffres de l'UNICEF, la population rurale (soit plus de 80% de la population globale), n'a que peu d'occasions de se confronter au français, excepté dans les régions touristiques (Santo, Tanna).

2- Des élites majoritairement anglophones...

Les relations bilatérales difficiles qui ont suivi l'accès des Nouvelles-Hébrides à l'indépendance en 1980 se sont marquées par une politique défavorable à l'égard de la langue française, les nouveaux cadres dirigeants étant majoritairement anglophones. Une élite anglophone, éduquée notamment dans les universités régionales des Fidji et de Papouasie Nouvelle-Guinée ou en Australie et Nouvelle-Zélande, a été recrutée par le gouvernement, laissant la part congrue aux cadres francophones.

Le contrepied a été pris en 2015 avec le projet de création d'une université nationale bilingue, à l'instigation de l'Etat, de la France et avec le concours de la Nouvelle-Calédonie, notamment de son université. Si cette entreprise en est encore à ses linéaments, le choix des filières – après étude de marché- et la mise en valeur du bilinguisme devrait permettre d'obtenir un effet cliquet sans doute à la fin de 2019.

Il convient de relever que, si les cadres francophones de la fonction publique ou du monde des affaires sont en général bilingues (français-anglais), c'est rarement le cas des cadres anglophones. Dans la pratique, et malgré les améliorations constantes et tangibles constatées depuis une

dizaine d'années, la fonction publique est encore assez largement anglophone, et l'anglais est majoritaire comme langue de l'administration, de la justice et des affaires.

3- Mais un intérêt nouveau pour les avantages de la Francophonie

Le Vanuatu, seul Etat indépendant du Pacifique à être membre de l'OIF, a pris conscience depuis quelques années des avantages que pouvaient lui apporter le maintien de la Francophonie dans sa population. La proximité de la Nouvelle-Calédonie constitue un facteur important, en particulier s'agissant des relations économiques, commerciales et touristiques (environ 15 000 arrivées annuelles depuis la Nouvelle-Calédonie). Par ailleurs, la participation à l'ensemble politique que constitue l'OIF permet au Vanuatu une ouverture multilatérale autre que celle du Commonwealth, dont il est également membre.

IV- Le rapport entre langue et société

1- Un point théorique

Examiner la place du Français dans pareille configuration suppose de considérer d'une manière générale le rapport entre langue et société.

Le rapport entre pratique sociale et conceptualisation au niveau de la langue ne semble pas niable. Dans des langues vernaculaires, l'introduction et l'adaptation du calendrier occidental s'explique par, sinon l'élimination, au moins l'effacement d'un type de société traditionnel au profit des structures modernes (administration centralisée, travail salarié, activités indépendantes des cycles de la nature...), bref à l'intrusion de ce qu'on voudra bien nommer le « développement » ou le « progrès ». Cet état des choses (dont la description relève de la sociologie) explique largement les faits de langue observés. Cependant il ne paraît pas incongru de relever que l'adoption d'un repère fixe fonde la construction du temps linéaire lequel permet, à son tour, de penser le progrès et le développement (et l'histoire). Ces deux ou trois concepts forment des moteurs vectorisants et justifient les méthodes des sociétés dites « développées ». Le progrès ne peut être conçu, en tout cas pas de la même façon, dans le cadre du temps cyclique traditionnel qui valorise la conformité avec un état de référence exprimé dans les mythes. L'adoption du calendrier occidental – chrétien - permet de créer une distinction entre « les peuples traditionnels » dont les caractéristiques propres (au niveau de l'habillement, des décorations corporelles, des pratiques religieuses et sociales ...) ont été, ou sont, de fait, marginalisées et les peuples essentiellement urbanisés.

2- L'hypothèse de SAPIR-WHORF

Sapir est aujourd'hui très connu pour ce qu'on appelle l'« hypothèse Sapir-Whorf », sans doute aucun influencée par Humboldt, et qui présuppose que les catégories de la langue parlée prédéterminent nos catégories de pensée : chaque langue renfermerait ainsi une vision du monde irréductible.

Sapir tendait à considérer qu'une langue constitue une certaine analyse de l'expérience, une certaine vision du monde, spécifique, et qui procure à ses locuteurs une sorte de prisme, une voie de passage obligée : le langage est la traduction, spécifique à une culture donnée, de la réalité sociale; le monde réel n'existe pas vraiment, il n'existe qu'à travers ce que notre langue nous en fournit comme vision.

Whorf a ensuite considérablement étendu cette thèse, il est probable que l'hypothèse selon laquelle la langue conditionne la vision du monde d'une communauté linguistique doit être retenue et, en particulier dans le domaine des études sémantiques, elle a été reprise et affinée par les générations ultérieures.

Chaque langue, soutient Whorf, est un vaste système de structures, différent de celui des autres langues, dans lequel sont ordonnées culturellement les formes et les catégories par lesquelles l'individu non seulement communique mais aussi analyse la nature, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomènes et de relations, dans lesquelles il coule sa façon de raisonner, et par lesquelles il construit l'édifice de sa connaissance du monde. Autrement dit, nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles.

L'idée que le découpage linguistique ne coïncide pas avec le Réel, cet impossible à saisir sans la médiation du langage, a inspiré l'hypothèse de Sapir-Whorf selon laquelle la vision du monde des sujets parlants se trouve entièrement déterminée par la structure de leur langue.

L'hypothèse de Sapir-Whorf peut être formulée ainsi : la langue conditionne la vision du monde d'une communauté linguistique.

On pourrait également dire : la langue pratiquée a une influence sur la manière de réfléchir.

En linguistique, l'hypothèse Sapir-Whorf est une dénomination faisant référence aux problèmes liés à la relativité linguistique (c'est-à-dire la variabilité [ou non] des représentations et des catégorisations du monde dans les langues). Mais cette appellation est trompeuse sur plusieurs points :

- 1. Il ne s'agit pas, quoi qu'on en ait, d'une hypothèse à proprement dire, mais d'une observation d'un fait linguistique qui avait déjà été observé antérieurement à Sapir;

- 2. Benjamin Whorf n'est pas le co-auteur de la thèse d'Edward Sapir mais il la reprend et la radicalise.

L'hypothèse – nous conserverons ici cette dénomination reconnue dans la sphère universitaire - Sapir-Whorf peut également être perçue comme une théorie controversée. Mais cette controverse est certainement plus due à des raisons autres que celles qui préoccupent les linguistes qu'à celles visant à décrire le fonctionnement du discours et des langues.

La thèse de Sapir peut se résumer ainsi : le fait est que la "réalité" est, dans une grande mesure, inconsciemment construite à partir des habitudes langagières du groupe. Deux langues ne sont jamais suffisamment semblables pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. Les mondes où vivent des sociétés différentes sont des mondes distincts, pas simplement le même monde avec d'autres étiquettes.

Autrement dit encore, pour passer d'une langue à une autre, il ne suffit pas de changer d'étiquettes. La difficulté de la traduction automatique montre encore de nos jours à quel point la tâche est peu aisée.

L'hypothèse de Sapir-Whorf se révèle être la prise en compte du problème posé par la variabilité des représentations et des catégorisations du monde dans les langues, introduit en linguistique par W. Von Humboldt, problème immédiatement perçu par les traducteurs.

Concevoir la variabilité du découpage du réel par les langues comme interne au système (structuralisme) permet à Saussure d'en tirer le principe de l'arbitraire du signe.

Au contraire, la prise en compte de cette observation (hypothèse de Sapir-Whorf) dans une linguistique de la production du sens permet d'illustrer la notion de logosphère qui est la représentation du réel dans le lexique. Cette notion nous rappelle que l'accès au réel, jusque dans nos perceptions, ne se fait que par l'intermédiaire de sa représentation et de son interprétation. L'hypothèse de Sapir-Whorf est le constat de l'action de cette logosphère.

[...] Le lexique n'est pas une nomenclature de dénominations qui désigneraient les mêmes êtres et les mêmes objets à travers le monde, le temps, les milieux sociaux... Il est la sommation d'actes de parole conjoncturels, d'actes de nominations [...] [dans lesquels] s'expriment des points de vue, par définition relatifs, et dont la relativité linguistique constitue un des aspects (Siblot 2001 : 140).

3- Une question de civilisation....

Si, globalement cette hypothèse est exacte, il suit que le français n'est pas seulement confronté au plurilinguisme sur une stricte question de langue et « d'étiquettes » dénommant le monde, mais bien à des visions du monde qui peuvent être étrangères les unes aux autres. Si par ailleurs, nous voulions nous donner le vertige, on peut postuler que le phénomène est valide au sein d'une même langue, et pas seulement d'une langue à l'autre.

Le poids du français au Vanuatu – comme celui de l'anglais au demeurant – devrait poser la question d'un choix de civilisation – et au-delà d'une certaine vision du monde - et pas seulement la seule question utilitariste de la langue (je parle français parce que je veux communiquer avec des touristes en provenance de Nouvelle-Calédonie).

Compte-tenu des évolutions récentes du Vanuatu en termes de développement, et quand même tous les tenants et aboutissants ne seraient ni appréhendés, ni analysés en termes d'impact linguistique, le français, comme l'anglais conserveront leur place, voire l'amplifieront dans le bouquet plurilingue et multilingue. Peut-être une nouvelle concurrence est-elle, à ce jour, en gésine avec le chinois.

Mais la question qui se posera avec le plus d'acuité, est celle relative aux langues vernaculaires versus les langues véhiculaires. Autrement dit enfin, ce n'est pas le français qui se trouve à l'épreuve du multi et du plurilinguisme, mais bien l'inverse... et tout porte à croire que les Vanuatais ne perdront pas seulement leurs langues originelles, mais que leur conception même du monde en sera totalement bouleversée, pour peu qu'on se fie à la théorie Sapir-Whorf.

4- ... et une impasse linguistique

Qu'est-ce à dire ? Le français, et l'anglais dans une moindre mesure, peuvent bien souffrir d'une forme de glottophobie, le phénomène de dévoration se joue ailleurs : le bichelamar peu à peu mais indéfectiblement s'avère glottophage en ce qu'il cannibalise les langues traditionnelles. L'empan de ces dernières s'amenuisent et premièrement dans l'univers familial. Les parents tendent de moins en moins à transmettre leurs langues maternelles parce que ces dernières ne constituent nullement un enjeu d'intégration scolaire et social ou, en tous les cas, ne sont pas ressenties comme telles. On pourrait même soutenir la thèse contraire. Mais si l'on suit Humboldt et Sapir-Whorf et plus récemment Barbara Cassin qui pose que la langue maternelle est le siège de notre vision du monde, alors la question de savoir quelle vision du monde propose le bichelamar vaut d'être posée (nous nous efforcerons

d'y répondre, pour partie au moins dans une prochaine communication). Langue d'une formidable plasticité, certes, c'est à ce stade une langue en construction (une cinquantaine d'année d'existence), et qui se dote d'un lexique au fur et à mesure des nécessités. Qu'elle ne dispose pas d'une grammaire au sens linguistique et non normatif du terme n'est guère une entrave. Qu'elle n'ait que la vocation à fonctionner au sein de l'archipel renvoie à une impasse, notamment au plan universitaire, qui impose, à ce stade au moins, le recours à des langues dont une part de la vocation vise l'internationalisation des connaissances. Et c'est un paradigme inversé qu'il convient d'envisager, non la protection du français par rapport au bichelamar, mais bien celle du bichelamar par rapport au français, rejoignant par là le point de vue de Barbara Cassin : « La banalisation du malpasse, outre la désignation de l'étranger comme barbare, par la prétention à l'universalité d'une langue, une novlangue, qui, réduite à un système de communication, dénie à chaque langue maternelle ce qu'elle a d'intraduisible, en particulier son aspect performatif en ce que celui-ci a de fondateur pour une civilisation. La défense de la diversité des langues, en particulier face au globish et la googlisation de la pensée, est un rempart contre la barbarie. » (Cassin, 2012 : 114)

Bibliographie

- BOURDIEU, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- CALVET, Louis-Jean (1974), « Linguistique et Colonialisme », Paris, Payot.
- CASSIN, Barbara (2012), *Plus d'une langue*, Paris, Bayard.
- CASSIN, Barbara (2018), *Quand dire, c'est vraiment faire: Homère, Gorgias et le peuple arc-en ciel*, Paris, Fayard.
- CHOMSKY, Noam (1975), *Réflexions sur le langage*, Paris, Maspéro.
- FAYE, Jean-Pierre (1972), *Les langages totalitaires*, Paris, Hermann.
- GADET, François et PECHEUX Michel (1981), *La langue introuvable*, Paris, Maspéro.
- SAPIR, Edward (1985), "Selected writings" in *Language, Culture, and Personality*, University of California Press.
- THOUARD, Denis (2016), *Et toute langue est étrangère : le projet de Humboldt*, Paris, Belles Lettres.